JEAN RICHEPIN 1849–1926

Raison

Et d'abord, toi, Raison, à nous deux ! Viens ça ! Laisse
Tes airs superbes, s'il te plaît.
Tu ne m'imposes point, impudente drôlesse
Dont l'homme se croit le valet.
Tes prétendus présents, ta grandeur mensongère,
Tes outrecuidantes leçons,
Les faux espoirs que ta vanité nous suggère,
Les rêves dont nous t'engrossons,
J'ai tout pesé. J'ai mis face à face en balance
Tes promesses et mon désir,
Et j'ai vu que la proie où notre faim s'élance
Tu ne pouvais pas la saisir.
Que m'importent tes mots subtils, tes phrases creuses,
Ton retentissant tympanon ?
Pauvres âmes en deuil, nous voulons être heureuses.
Sais-tu nous rendre heureuses ? Non.

Et cependant, la Vie est-elle si mal faite
Qu'on n'en puisse sortir comme on sort d'une fête ?

Quelle est donc cette fièvre, hélas ! dont nous souffrons,
Dont le coup de marteau bat toujours sous nos fronts,
Dont nul remède ne délivre ?
Quel est donc cet obscur et lâche empoisonneur
Dont le souffle corrompt jusqu'au simple bonheur
De respirer, d'aller, de vivre ?

Pourquoi n'avons-nous pas la paix, la douce paix,
Comme toi, notre sœur, brute qui te repais
Aux mamelles de la Matière,
Brute contente, brute aux beaux grands yeux ravis,
Brute dont les désirs sont toujours assouvis,
Dont la joie est toujours entière ?

D’où vient que l’homme seul, ton seigneur et ton roi,
Ne peut rien contempler sans un mystique effroi,
Ni rien goûter sans amertume,
Ni jouir de ses biens sans un secret tourment ?
D’où vient qu’à savourer les choses bonnement
Jamais son cœur ne s’accoutume ?

Pourtant, comme il serait heureux, s’il le voulait !
Comme il pourrait aussi se soûler de ce lait
Que te fait téter la Nature !
N’a-t-il pas le soleil et ses riches bontés,
Les arbres, les prés verts, les animaux domptés,
Pour subvenir à sa pâture ?

N’a-t-il pas l’ordre sûr des mobiles saisons,
Et, ce que tu n’as pas, des foyers, des maisons
Plus tranquilles que tes tanières ?
N’a-t-il pas le bon vin saignant dans les pressoirs
Et qui, même en hiver, sait parfumer les soirs
De chaudes odeurs printanières ?

N’a-t-il pas le suave amour, les longs baisers,
Pour rafraîchir le feu de ses sens embrasés
Quand le rut aux reins vient le mordre ?
N’a-t-il pas des parents, des enfants, des amis,
Et, parmi tes pareils, des esclaves soumis
Pour qui son caprice est un ordre ?

Voici les fleurs, les fruits, l’or vivant des moissons,
Les gibiers, ruminants, coureurs, oiseaux, poissons,
Dont sa large faim se régale.
Voici les durs métaux et les clairs diamants.
Quels que soient ses désirs, terribles ou charmants,
Tout s’offre à calmer sa fringale.

Voici, pour le distraire au retour des travaux,
Des passe-temps divins incessamment nouveaux,
Les arts, les jeux et la musique.
Il n'a qu'à se donner la peine de choisir
Pour cueillir une joie et goûter un plaisir
Dans ce beau paradis physique.

Ses jours sont assurés, aussi ses lendemains.
Il peut, tant qu'il le veut, puiser à pleines mains
Et selon les besoins de l'heure
A cet inépuisable et magique trésor.
La terre est toute à lui. Que faut-il donc encor
A ce maître absolu qui pleure ?

Ah ! bien loin d'être triste, il devrait, le vieux fou,
Étant gorgé de biens sans nombre jusqu'au cou,
Éclater d'une joie immense,
Et craindre seulement le risible danger
De n'avoir pas assez d'appétit pour manger
Ce plat qui toujours recommence.

Il devrait être heureux comme toi, satisfait,
Et même infiniment plus heureux en effet,
Puisque son cerveau qui raisonne
Des plaisirs dégustés peut juger mieux le prix
Et trouver, dans l'effort de les avoir compris,
Un orgueil qui les assaisonne.

Hélas ! c'est justement ce pouvoir merveilleux,
De sentir plus à fond et de connaître mieux,
Qui pèse à sa tête sensée.
Voilà le mal qu'il souffre et que tu ne sais pas.
Ce qui flétrit pour lui le monde et ses appas,
C'est ce tourment de la pensée.

Oh ! le mystérieux et terrible tourment !
En place de jouir de tout naïvement,
L'homme, analysant tout, se torture lui-même.

Il ne lui suffit pas de tenir ce qu'il aime ;
Il recherche pourquoi ce qu'il aime lui plaît,
D'où vient que tel objet est beau, tel autre laid,
En quoi consiste au fond le bien ou son contraire,
Ce qu'il doit en conclure, imaginer, abstraire ;
Et de tous ces travaux son esprit obstiné
A la fin comme un miel amer n'a butiné
Que science incertaine au vénéneux délice,
Au lieu de respirer les fleurs à plein calice.
Même quand il éprouve une joie, à l'instant
Le voilà qui l'arrête au vol, la discutant :
« D'où sors-tu ? Que veux-tu ? Quelle est ta raison d'être ?
« Dans quel but es-tu née et vas-tu disparaître ?
« Est-ce bien moi qui t'ai, d'ailleurs ? Ne suis-je pas
« Le jouet d'un mirage aux décevants appas ?
« Je ne puis te connaître, ô monde qui m'enserres,
« Que par mes sens ; et qui me dit qu'ils soient sincères ?
« Ce qu'il me faut toucher, c'est la Cause. Voyons ! »
Et piquant d'une épingle au cœur ces papillons,
Ces légers et brillants papillons de la joie,
Il écrase l'or fin de leurs ailes de soie,
Et ne trouve dessous qu'un pauvre ver mourant
Qui laisse entre ses doigts un peu de poudre. Il prend
Dans le creux de sa main ce cadavre en guenille,
Et dit : « O joie, adieu ! tu n'es qu'une chenille. »
Ainsi de tout. Pour qui cherche l'essence au fond
Des choses, chaque chose en un néant se fond.
Mais pourquoi donc, ô fous, tentez-vous l'impossible ?
C'est l'Être en soi que vous visez comme une cible ;
Vous ne l'atteignez pas, et vous vous étonnez !
La cible est infinie et vous êtes bornés.
N'importe ! Et de nouveau l'homme absurde s'entête,
Oubliant tout, la vie en fleurs, la terre en fête,
Pour s'abîmer dans sa pensée à corps perdu.
« Je suis. Donc le secret de mon être m'est dû. »
Tel qu'un imperceptible atome d'une goutte,
Qui, noyé dans la mer, voudrait l'embrasser toute,

Depuis que l'homme existe il a toujours voulu
Dans son cœur contingent absorber l'Absolu.
Lui, grain de l'univers, il ne peut se résoudre
A ne voir dans ce Tout qu'un tourbillon de poudre
Qui s'agite au hasard et dont nul n'a l'emploi.
Il a soif d'y trouver une Cause, une Loi,
Une Raison qui parle à son moi qui raisonne.
Comme en dernier ressort il ne trouve personne,
Puisque le Tout ne peut se centrer en un lieu,
Alors il croit que cet inconnu, nommé Dieu,
S'enveloppe à dessein dans l'ombre et le mystère,
Et se moque de nous, et nous a mis sur terre
Non pour vivre et jouir ainsi que l'animal,
Mais pour philosopher sur le bien et le mal,
Pour rendre des devoirs à la Cause des causes,
Pour nous mortifier, pour nous priver des choses,
Pour mériter enfin d'aller revivre ailleurs,
Sous un destin plus noble et sous des cieux meilleurs
Où, purs et délivrés de cette terre immonde,
Nos esprits entreront dans le secret du monde.
Et désormais voici de nouvelles raisons
De n'aimer pas les biens auxquels nous nous plaisons,
De vivre malheureux, de dénigrer la joie.
A présent, dès qu'en nous quelque désir rougeoie
Nous promettant la fraîche aurore d'un plaisir,
Avant qu'à son amorce il ait pu nous saisir
Vite il faut l'étouffer comme une impure flamme.
Sacrifions le corps afin de sauver l'âme !
Fuyons ces voluptés menteuses ! Méprisons
Ces sens grossiers qui pour l'esprit sont des prisons !
Revêtons un cilice et coiffons-nous de cendre !
Plutôt que de céder, même de condescendre
A ces tentations vers de sales péchés,
Que nos cœurs pantelants, saignants, soient arrachés ;
Que tous nos appétits fougueux soient mis à l'ordre,
Muselés comme un tas de chiens qui veulent mordre ;
Et faisons pénitence ; et pleurons à genoux ;

Et, mieux encor, pour être en repos, châtrons-nous !
Ainsi, des deux côtés, que l'homme doute ou croie,
Au dégoût de son sort terrestre il reste en proie,
Et triste, à tous les biens offerts montrant le poing,
Du simple et doux bonheur de vivre il ne veut point.
Et tout cela, c'est pour avoir mis dans sa tête
Qu'il a droit de penser autrement que la bête,
Que l'Absolu réside au fond du contingent,
Et que lui, l'Homme, libre, actif, intelligent,
Doit dans cet Absolu rencontrer le principe
Éternel, infini, duquel il participe !
Tout cela, c'est pour s'être un jour grisé l'esprit
De ce raisonnement : qu'il fallait qu'il comprît,
Puisqu'il portait en soi le désir de comprendre.
Il s'est dit : « Dieu m'a fait, si je puis le lui rendre.
« Je pense ; donc il est quelqu'un qui m'a pensé. »
De ce jour la douleur pour l'homme a commencé.
Voilà le mal secret dont l'humanité souffre,
Incrusté dans sa chair comme un moxa de soufre !
Voilà l'obscur virus, le lâche empoisonneur
Par lequel dans nos mains crève notre bonheur !

Mais je t'humilierai, coureuse de chimères,
Faiseuse de vœux clandestins,
Toi qui parles si haut de nos corps éphémères
Et de tes immortels destins,
O Raison ! J'armerai mes mains endolories.
Tes crimes seront expiés.
Déjà j'ai su crever tes fantasmagories
A coups de poings, à coups de pieds.
Tous ces mots ambigus au mensonge sonore,
Où ton fol orgueil s'est complu,
Tous ces vocables creux dont ton rêve s'honore,
L'Ame, l'Idéal, l'Absolu,
Les Principes, l'Abstrait, l'Ordre infini, la Cause,
Le Vrai, le Beau, le Bien, la Loi,
Et tes espoirs de ciel et de métempsycose,

Et tes prières, et ta foi,
Et tes Dieux, tous ces Dieux en qui ces mots eux-mêmes
A la fin se sont incarnés,
Je les vus tout nus, dégonflés, vidés, blêmes,
Et leur ai fait des pieds de nez.
J'ai sans peur insulté ces stupides images
En haut de qui tu te perchas.
Tous ces pantins en qui tu te fais rendre hommages,
Je les ai couverts de crachats.
L'idole que je hais maintenant, c'est toi-même,
Puisque toi seule me trompais.
Contre mon propre esprit je me rue au blasphème.
Je veux la paix ! Je veux la paix !
Je veux goûter les biens que m'offre la Nature,
Tranquillement, d'un cerveau coi,
Sans qu'un sourd désespoir aussitôt me torture
De n'en pas savoir le pourquoi.
Au soleil radieux, parmi les grasses plaines,
Dans les fleurs, sous un ciel léger,
Je veux jouir du Temps qui passe les mains pleines,
Et prendre sans l'interroger.
Je veux ouvrir mes bras aux humaines tendresses
Et n'en pas craindre les regrets,
Et boire des baisers et manger des caresses,
Quoi que ce soit qui vienne après.
Je veux être joyeux, content, aimer les choses,
Chanter, rire, m'extasier,
Respirer librement l'air pur, cueillir les roses
En laissant l'épine au rosier,
M'épanouir parmi les enfants de la Terre
Bonne pour moi comme pour eux,
Et ne pas demeurer sinistre et solitaire
Au milieu de ce tas d'heureux.
Je veux que mon bonheur me pénètre les moelles,
Dans ce monde où je suis le roi.
Je veux enfin pouvoir contempler les étoiles
Et mon propre cœur sans effroi.

Donc, à nous deux, Raison ! Je ne suis plus ta dupe,
Et jusqu'au dernier oripeau
Je vais te devêtir de ta royale jupe
Pour te fouailler à pleine peau.

O vieille commère bavarde,
Qui t'a dit que ça te regarde
De voir le fond de l'Être en soi ?
Qui t'a dit, ô rêveuse triste,
Que dans les choses il existe
Un principe, un but, un pourquoi ?
Qui ? C'est ton orgueil téméraire.
Du corps mortel tu veux t'abstraire,
Te distinguer, te délier.
Comme à tes sottes entreprises
Il s'oppose, tu le méprises
Et tu l'appelles ton geôlier.

Tu veux trouver une Substance
Où raccrocher ton existence
A l'abri du temps qui la mord,
Une autre Substance éternelle
Qui renferme la tienne en elle
Et t'assure contre la mort.

De là cette soif insensée
Que tu mets dans notre pensée,
Soif que rien ne rafraîchira
Et qui nous fait après une onde
Chimérique courir le monde
Ainsi qu'un morne Sahara.

Et nous allons, fouillant le sable
De ce désert infranchissable,
Ne buvant que lorsqu'il a plu,
Fuyant loin des sources humaines,
Dans le sable des phénomènes
Cherchant le puits de l'Absolu.

Mais c'en est trop ! Tirons vengeance
De cette folle Intelligence
Qui fait tant souffrir notre chair,
Et qu'en nous la bête délivre
Notre pauvre corps qui veut vivre,
Notre bon corps qui nous est cher !

O toi qu'enfin j'ai su connaître,
Qui te crois l'être de mon être,
Le mieux dans ce qu'il a de bon,
O toi qui t'intitules l'Ame
Et sors de moi comme la flamme
Sort des entrailles du charbon,

Tais-toi ! ne cherche pas encore
Par la lueur qui te décore
A me jeter la poudre aux yeux !
O flamme qui deviendras cendre,
Ne te vante pas de descendre
Dans les gouffres mystérieux !

Cesse tes airs d'impératrice !
Ne prétends plus que ton caprice
A tous mes vœux serve de loi !
Surtout ne tiens plus en tutelle
Cette chair, à coup sûr mortelle,
Mais qui ne l'est pas plus que toi !

Pour forcer son obéissance,
Tu te proclames d'une essence
Autre que celle de la chair.
Mais que serais-tu donc au monde
Si ce corps que tu dis immonde
Te refusait son regard clair ?

C’est par lui seul, grâce à son aide,
Grâce aux sens, aux nerfs qu’il possède,
Au sang chaud qui lui sert d’engrais,
Que tu peux cueillir les idées
Et tirer des choses vidées
La moelle obscure des secrets.

Il voit, il flaire, il goûte, il touche,
Il entend ; et c’est par sa bouche
Qu’aux objets tu donnes des noms.
Tu n’es que la bulle légère
Du gaz formé quand il digère
Les empreintes que nous prenons.

De la bulle qui vient d’éclore
Le prisme au feu multicolore
Fait un chatoyant arc-en-ciel ;
Mais cette enveloppe qui crève
Ne cache dans sa splendeur brève
Que l’affreux vide essentiel.

Toi donc, qui tires tout ton être
De ce corps qui seul te fait naître,
De ce corps avec qui tu meurs,
Allons, ô reine fanfaronne,
A bas ton sceptre et ta couronne
Et tes insolentes clameurs !

Servante du corps qui t’exhale,
Redeviens son humble vassale,
Rentre avec lui sous le niveau.
Toi non plus tu n’es que matière,
O Raison, ô Pensée altière,
O borborygme du cerveau !